

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 27 (1889)  
**Heft:** 50

**Artikel:** Cinquante millions pour les enfants  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-191329>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

printemps. Depuis le Bazar Vaudois jusqu'à la Poste, c'était foule sur les trottoirs et la chaussée ; on se serait vraiment cru transporté sur le Boulevard des Italiens : conversations animées, va-et-vient continuels, contentement général :

— Adieu, mon bon, comment vas-tu ?

— Très bien, mon ami, très bien... Dis-moi, comme la roue a tourné !...

— C'est superbe !... et madame ?

— Très bien aussi, mon cher... En effet, je crois que nous tenons le coureau par le manche, cette fois.

— Il était temps !... Viens, allons prendre un vermouth !

— Avec plaisir ! deux, si tu veux !

Mais si vous alliez dans les quartiers où fleurit la liste verte, changement de décor à vue : partout des gens qui se grattaient l'oreille en se disant tout bas : « Quelle frottée ! »

Après une aussi malheureuse campagne, vous pouvez facilement vous figurer mon anxiété en songeant aux élections communales qui s'approchaient. Je me disais : « On t'a donné une veste au printemps ; si tu en reçois une seconde cet automne, tu seras chaudement habillé pour passer l'hiver !... »

Eh bien ! non ; aux élections communales, les deux premiers tours de scrutin furent très réconfortants. J'allai donner un coup d'œil sur le Boulevard des Italiens : personne !... L'asphalte était veuve de promeneurs !... A quoi fallait-il l'attribuer ?... Était-ce à la température de novembre déjà un peu froide, et que certaines personnes ne peuvent supporter ?... Était-ce à d'autres causes ?... Je l'ignore.

Au troisième tour, le Boulevard des Italiens *repiquait* !... Le temps s'était radouci, paraît-il. Puis, la population de Lausanne, laissant bien loin derrière elle la théorie Hagenbach et ses combinaisons impossibles sur la représentation proportionnelle, venait de partager la miche communale en deux hémisphères : d'un côté, l'hémisphère libéral, de l'autre, l'hémisphère radical, tout en laissant à l'équateur une petite zone pour ceux qui, en matière politique, n'ont pas encore trouvé leur voie.

Dans le courant de l'été, un incident survint, qui fut un puissant dérivatif aux rivalités de partis, provoquées par les élections de mars. Je veux parler de notre conflit avec l'Allemagne, alors que, sous la raison de commerce Wohlgemuth, Lutz et compagnie, quelques tristes sires

tentèrent de jeter le trouble dans notre vie publique et nos relations internationales.

On sait que, mis au violon, ces messieurs se plaignirent amèrement. Wohlgemuth prétendait entraînées que les prisons de Rheinfelden manquaient de confortable, qu'elles étaient mal administrées, que les garçons ne répondraient pas au premier coup de sonnette, qu'il n'y avait pas de tapis, pas de journaux étrangers, et mille autres récriminations.

L'Allemagne prit de la mauvaise humeur et nous gratifia de notes diplomatiques un peu difficiles à digérer.

La situation se tendait.

La Suisse alors, fière de son bon droit, et dans cette attitude digne et correcte, qui lui valut l'estime générale ; dans un langage simple comme ses mœurs patriarcales et ses institutions républicaines, la Suisse répondait à son puissant voisin : « Redis-le voir ! ! »

L'Allemagne ne l'a pas redit, les choses ont tourné en douceur, et le conflit a été heureusement liquidé.

Ce trait d'énergie et de courage fit rapidement monter nos actions en Europe. La France surtout, voyant en nous un puissant auxiliaire, nous entoura de soins et de caresses. On se souvint des brillantes ovations qui ont accueilli, à Vincennes, nos gymnastes et nos tireurs, ainsi que de toutes les louanges qui leur furent prodiguées. Les premiers avaient des biceps incomparables, les seconds triraient tous comme Guillaume-Tel, et ainsi de suite, d'admiration en admiration.

Et à l'Exposition, avons-nous assez été choyés. Lisez un peu la liste des récompenses dans les journaux ; il y en a des colonnes et des colonnes. C'est une véritable averse de médailles d'or, d'argent, de bronze et de tous les métaux possibles, sans compter les mentions honorables.

J'ai la conviction que si dans les nombreux banquets qui ont eu lieu en France pendant cette période, j'eusse concouru comme major de table, je serais rentré à Lausanne avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

Ne serait-ce que pour renouveler toutes nos sympathies et nos félicitations à nos chers amis de Vevey, nous sommes heureux de rappeler ici la superbe Fête des Vignerons, qui a enchanté tant de milliers de visiteurs accourus de tous côtés à cette grande solennité.

Nulle part la vigne n'a été l'objet de tant de sollicitude ; nulle part son

dieu n'a été si grandiosement, si chaleureusement fêté.

Ah ! si Désaugiers a raison, si réellement « les méchants sont buveurs d'eau », nous devons être de bien bonnes gens !...

Parmi les heureux événements de l'année, n'oublions pas de faire une large place à loi fédérale que la Suisse a tout récemment votée. Et à ce sujet, messieurs, vous me permettrez d'abandonner un instant la note légère et humoristique, pour rendre hommage à celui qui a consacré de longues années de travail à cette œuvre de dévouement patriotique et de progrès... Je vous invite, messieurs, à remplir vos verres pour boire avec moi à la santé de notre aimé et éminent compatriote, M. le conseiller fédéral Ruchonnet : Qu'il vive !...

(*Longs applaudissements.*)

Un mot encore, et je termine.

L'année n'est pas écoulée, et son programme n'est pas entièrement réalisé.

Demain matin, la cloche de l'Hôtel-de-Ville sonnera pour appeler les fidèles... de la droite et de la gauche. Si Victor Hugo était encore de ce monde, et au milieu de nous, il nous dirait, dans un langage superbe, et de sa voix grave, martelée, sententieuse :

Oui, demain, c'est la grande chose !... De quoi demain sera-t-il fait ?...

L'homme aujourd'hui sème la cause, Demain, Dieu fait mûrir l'effet !...

Ce serait passablement inquiétant.

Néanmoins, je n'hésiterais pas à lui répondre, en simple rimailleur que je suis :

Demain, ô poète admirable,  
Demain, ça n'ira pas si mal ;  
Le Conseil sera raisonnable,  
Pour le bonheur du communal.  
Ce sera véritable fête ;  
Ni lutte, ni rivalité :  
Elle est déjà là toute prête,  
Notre municipalité !

Cela dit, messieurs, permettez-moi de faire appel à la gaité, à la fraternité et à l'aimable concours de tous, afin que cette belle réunion ne le cède en rien à celles des années précédentes, qu'elle conserve ses bonnes traditions et que, ce soir, il ne sorte d'ici que des coeurs contents !

L. M.

#### Cinquante millions pour les enfants.

Voici qu'ont reparu aux vitrines des magasins les soldats de plomb, les poupons et poupées, les chevaux à mécanique, les ménageries, les petits chemins de fer, les pantins, enfin

tous les bibelots qui font les joies de l'enfance à cette époque de l'année.

Les statisticiens, qui se mêlent de tout, nous dit le *Petit Parisien*, ont voulu connaître le chiffre des sommes mises chaque année en mouvement par l'industrie des jouets. Savez-vous quel est ce chiffre ? Une cinquantaine de millions. On croira peut-être à l'exagération, mais il faut songer que l'industrie du jouet donne du travail à un très grand nombre d'autres industries qui ne paraissent, à première vue, n'avoir avec elle que des rapports très éloignés.

Ainsi, le cartonnier est tributaire du marchand de poupées. Puis, il y a le fabricant de papier, qui, lui aussi, fournit au marchand de jouets ses papiers de fantaisie, ses papiers gaufrés, ses papiers peints, etc., servant à décorer les boîtes. Et les imprimeurs ne fabriquent-ils pas des chromo-lithographies, des dessins variés pour recouvrir les objets les plus divers que vend le marchand de jouets ?

Les éditeurs ne livrent-ils pas à ce dernier cartes de géographie, jeux de patience, dessins en relief, explications de gravures, etc., etc. ?

Menuisiers, charrois, vitriers, mécaniciens, céramistes, dessinateurs, prêtent aussi leur concours aux fabricants de jouets.

La majeure partie des jouets parisiens sont fabriqués par des ouvriers en chambre. Ils vendent directement à des négociants en demi-gros, qui revendent aux colporteurs de province et aux bazars de Paris.

C'est un industriel parisien qui a eu l'idée de substituer le fer-blanc au plomb dans la fabrication des soldats. Et savez-vous combien il fabrique de guerriers par an ? Environ cinq millions, une armée presque aussi nombreuse que toutes les armées réunies d'Europe.

Ces soldats en fer-blanc sont fabriqués avec de vieilles boîtes de conserves que le chiffonnier ramasse dans les tas d'ordures. Ces boîtes sont réunies, centralisées chez un spécialiste qui les traite par le feu, de façon à séparer l'étain des soudures des plaques de fer-blanc. Et non seulement on fait des soldats avec ces plaques, mais encore des wagons de chemins de fer, des grenouilles sauteuses, des canons de pistolets, et encore des bobèches de lanternes vénitiennes.

Il y a à Belleville une usine qui emploie deux cents ouvriers à fabriquer ces jouets métalliques.

Et la petite montre d'enfant, aux aiguilles mobiles ? C'est par centaines

de mille qu'on en fabrique. Cette montre vendue un sou dans la rue ou les bazars, revient en gros à deux centimes. On arrive à un pareil bon marché par suite de la rapidité de la fabrication, et cependant cette montre d'un sou passe entre les mains de vingt ouvriers ; ainsi, la montre de luxe à cinquante centimes, avec un mouvement et des aiguilles qui marquent, et à laquelle sont adaptés un anneau et une chaîne, exige le concours de trente-deux ouvriers.

Donnez au petit industriel parisien quelques outils et des rognures de fer-blanc, et vous serez étonnés de ce qu'il parviendra à faire. D'abord, des balances, qu'il vendra vingt-cinq centimes la douzaine, et encore des petites trompettes, des plats, des boîtes au lait, des cafetières. S'il est habile, il confectionnera à lui seul une boîte de ménage.

Il y a aussi les fabriques des petits équipements militaires : c'est là qu'on trouve les costumes d'officiers pour les enfants qui, fatigués de jouer avec des soldats de plomb, veulent eux-mêmes se transformer en guerriers.

Paris possède une quarantaine d'usines où l'on fabrique les ballons élastiques : la plus importante en livre cent vingt mille douzaines par an, sans compter les bébés, les polichinelles, les animaux en coton.

Une vieille connaissance, parmi les jouets, est le lapin qui tapote docilement, quand on tire une ficelle, sur un petit tambourin ou sur un timbre. Il se fabrique, non pas dans de vastes usines, mais dans des chambres d'ouvriers. Sa peau est faite de déchets de pelleteries, et son chariot de déchets de bois de fabricants d'huiliers. La partie supérieure des huiliers, découpée à l'emporte-pièce, à l'endroit où se placent les flacons, laisse deux fragments parfaitement ronds qui servent de roues ; l'essieu est fait avec des manches de vieux parapluies ; deux clous forment les yeux.

Les petits animaux montés sur un soufflet, et qui, à la pression, poussent un cri uniforme : chien, chat, mouton, souris, etc., et qui se vendent deux et trois sous, se fabriquent aussi par centaines de mille.

#### Cllia dài terreaux.

On citoyen qu'êtai parti po la vela on tantou, po férè cauquière coumechons, là avái reincontrâ dài z'amis, dài vilhio camerâdo d'écoula militére ; et quand dài bons Vaudois sè reincontront, sè sont pas vus se ne vont pas partadzi demi-pot. L'est cein que fe noutron gaillâ avoué sè vilhio com-

pagnons, et, ma fâi, quand on sè met à redévezà dâo teimps dè la caserna, on a lo lisi dè chétsi bin dâi quartetts dévant d'avâi tot de, dè manière et dè façon qu'on étai dza su lo tard quand noutron coo sè reinmodâ contrô l'hotô.

Cllia né quie, fasâi onna balla né. N'ivâi min dè niolans ; mâ onna balla louna que fasâi asse bê què dè dzo, et fasâi adrâi bon voïadzi.

On pou devant d'arrevâ âo veladzo, à na pliace iò y'a 'na reintsè dè publio lo long dè la route, lo galé, que caminâvè dâo mì que poivè, po cein que l'étai on bocon blier, et que tsantollâvè dâi vilhio refredons, s'arrêtè franc ein vayeint on terreau qu'on avâi crosâ ein travai dâo tsemin. Ye preind se n'eimbrâite, et... rrdo ! châotâ delé. Quand l'a fé onco on part dè pas, vouaqui onco on terreau.

— Mâ que dâo diablio est-te cein ? se sè dit. Se bâyi quoi est venu rebouilli cé tsemin perquie, kâ cein lài étai pas quand y'é passâ ! Ont te péttré senâ lo coumon quand y'é étâ viâ ?

Adon ye fâ on effoo po cambâ cé terreau et passâ prâo bin quand bin fe onna brelanchâ que l'a bin cru rebedoulâ dedein. On pou pe lévè, vouaquier onco on terreau, et pi onco ion et pi onco dâi z'autro, que diabe lo mein de 'na dozanna l'ein eut à châotâ, que ma fâi l'arrevâ tsî li tot ein nadze et tot essocliâ ; kâ n'ia pas ! châotâ dozè terreaux dè fila quand on a prâo tserdzi, risquâ dè s'rontrâ lè tsambès ào bin dè s'étaidrâ lè quattro fai ein l'ai et dè s'eimbougni la tête, et dè né onco, faillâi sè dégourdi po s'esquivâ on malheu !

Enfin après avâi prâo cabriolâ et brelantsi, l'arrevè san-k-et-net à l'hotô, iò sè cutsè tot lo drâi.

Lo leindéman matin, quand sè revoile et que repeinsè ào manéndo que l'avâi du férè, ye sè crosâvè la tête po s'émaginâ cein qu'on voliâvè férè dè clliâo terreaux, et quand l'est vetu, ye retornè vairè ; mâ sein lo pas que ve la pe petita regola ; lo tsemin étai coumeint dè coutema et pas fotu dè vairè qu'on aussè pi remoâ onna pâlâ dè terra.

— Yô dâo diablio sont don clliâo terreaux que m'a failu châotâ, se sè desâi ; kâ ne sut portant pas fou, et ne l'é pas révâ ; lè tsambès mè font onco mau ?

Et sè reintornè sein lài rein comprendrè...

Clliâo terreaux que s'êtai tant bailli dè mau à châotâ et à cambâ, c'étai l'ombro dâi publio, et lo lulu que vayâi on pou troblio, avâi prâi clliâo riyès nâirès ein travai dè la route, po dâi terreaux.